

leur donne un courage auquel vingt années de routine administrative les avaient pourtant fort mal préparés. C'est ainsi que, même après le coup d'Etat militaire avorté de fin décembre 1967, qui ne correspondait nullement à une vocation au suicide, les résistances se sont multipliées. Mais les Russes, fidèles aux principes de non-intervention dans les affaires intérieures d'un pays frère — pour autant qu'ils n'estiment pas leurs intérêts menacés (*errare humanum est*)³ — ont laissé faire.

Certes, le cœur était du côté de Novotny, mais la raison imposait de ne pas s'accrocher à une galère faisant eau de toute part⁴.

C'est l'époque où on voit fleurir dans la *Pravda* (et dans *l'Humanité*) des appréciations élogieuses sur l'originalité des voies tchécoslovaques au socialisme, etc.

LA LUTTE POUR LE POUVOIR

Les conservateurs ne se tiennent pas battus pour autant, et si Dubcek cherche de l'appui chez les étudiants et les intellectuels, ils s'adressent, Novotny en tête, à la classe ouvrière et lui tiennent en substance ce discours : certes, des erreurs regrettables ont été commises dans le passé, nous sommes tous décidés à les corriger⁵, mais certains, bien que du Parti, veulent tirer argument de ces erreurs pour attaquer nos conquêtes sociales, avec Dubcek ce sera la fermeture de certaines usines, donc le chômage, la rationalisation du travail avec tout ce que cela comporte, la vie chère, etc. Puissamment orchestrée dans la classe ouvrière par une armée de fonctionnaires toujours en place, et se fondant, somme toute, sur des éléments de vérité comme nous l'avons vu plus haut, cette campagne pouvait se révéler fort dangereuse pour les libéraux.

Début 1968, la popularité de Dubcek n'était pas si grande dans les milieux intellectuels où de toute façon il était considéré comme un « homme du Parti » et où on avait conscience que les conquêtes sur le plan de la liberté d'expression étaient partiellement dûes à la lutte. Quant à la classe ouvrière, si elle était également sensible à l'arrêt de la terreur policière, elle était moins concernée par la formidable libéralisation intellectuelle qui s'annonçait. Et même plus tard (Pâques 1968) lorsqu'elle sera devenue très sensible à la quasi-abolition de la censure de la presse⁶ et à l'intérêt

3. Sed perseverare diabolicum ! Voilà pourquoi ils sont intervenus en août.

4. Le Kremlin se souvenait probablement que d'avoir appuyé jusqu'au bout la clique Rakosi-Geroe l'avait contraint en Hongrie, en 1956, à intervenir contre la colère des masses, alors inévitable. C'est donc pour éviter d'avoir à intervenir qu'ils n'ont pas soutenu Novotny (voir note 22).

5. C'est beaucoup la faute à Gottwald, (secrétaire général du Parti, puis président de la République), rappelé à Dieu, six jours après Staline : trop peu couvert à l'enterrement du patron, il avait pris froid sur la Place Rouge).

6. On a assisté pendant des mois à des spectacles incroyables en « démocratie populaire » : ce n'est pas, bien sûr, que les gens faisaient la queue, mais que ces files d'attente avaient pour objet d'acheter le journal pour savoir ce qui se passait !